

Claire Berest

Rien n'est noir

roman

Stock

*Pour Albéric, mi cielo, mi vida
Et pour Frida de Gayardon, évidemment*

J'aimerais te peindre,
mais je manque de couleurs
– tant il y en a ! – dans ma confusion.
La forme concrète de mon grand amour.

Frida Kahlo, *Écrit pour Diego Rivera*, 1953

La littérature est horrible pour représenter
et donner le volume des bruits intérieurs,
aussi ce n'est pas ma faute si,
au lieu de faire le bruit d'un cœur,
je fais le bruit d'une horloge cassée.

Frida Kahlo, *Lettre à Ella Wolfe*, 1938

I

Mexico, 1928

Bleu

Électricité et pureté. Amour. Distance.
La tendresse elle aussi peut-être de ce
bleu-là.

Journal de Frida Kahlo

Bleu de cobalt

Elle ne voit que lui, sans même avoir à le regarder.

Il est sans cesse à s'ébattre quelque part dans l'angle presque mort du regard. À la lisière de l'œil, là où l'on devine plus qu'on ne saisit. Une forme spectaculaire, mi-pachyderme mi-pieuvre aux tentacules envoûtants qui contamine tout l'espace où sa masse se déploie. Un trophée de cirque que chaque femme voudrait s'épingler au corsage – s'empaler au corps sage. Cet homme quintal à l'agilité contre nature, dont les excédents de chair rose ne viennent que renforcer une improbable souplesse et une rapidité de trique sèche, soulève, chez chacune, un goût immédiat et inexpugnable d'interdit. Sans que celles-ci puissent se l'avouer, comme un parfum capiteux étourdit les têtes dans son sillage, Diego Rivera ravit le sexe faible en magnétiseur, déchaînant tombées de pudeur,

épanouissements de poitrine et instinct primitif de possession.

À son contact, la fête monte d'une octave, les insolences se réveillent, les grains de beauté brillent, les intrépidités endormies s'échauffent. Ça grésille. Sa seule présence annule l'érotisme flottant des beaux parleurs et des corps bien bâtis. Il capte et captive. Frida, en le fixant, songe à ces points lumineux, agaçants clignotements qui persistent à s'agiter devant l'œil, même paupières closes, quand des lumières agressives ont tant impressionné la rétine qu'elles perpétuent leur présence fantôme, à l'intérieur des yeux cillés. Par quelle grâce l'aura du monstre suscite-t-elle ces poudroissements aphrodisiaques ? Parce qu'il est laid, Diego, d'une laideur franche et amusée d'elle-même. Une laideur gustative qui ouvre l'appétit ; on a envie de mordre ce gros ventre, d'en avoir la gorge pleine, les dents sales, de lécher les doigts puissants, de passer la langue sur ses yeux trop prononcés, trop éloignés, sans couleur claire.

Elle s'arrache à la contemplation du peintre le plus connu du Mexique pour balader ses yeux sur le reste de l'assemblée, informe et entêtante masse de possibles. Rien ne ressemble plus à une soirée qu'une autre soirée, non ? pense-t-elle. C'est le même fugace rideau tiré sur les devoirs

diurnes, on gueule plus fort, on respire plus bas, on boit encore et plus vite, le rire s'accélère et tombe de la bouche pour plonger vers celle qui passe à portée et qu'on embrasse, mais les soirées de Tina Modotti ont ce charme ambigu de ne jamais se ressembler. Elles promettent de tels dérapages que Frida aime s'y couler en observatrice invisible.

Frida Kahlo se déplace d'une pièce à l'autre pour changer de perspective et mieux étreindre le paysage lunatique des passions ivres qui s'y dégoisent. Elle scrute les hommes déguisés en seigneurs de la vieille Espagne, dont chaque bouton brille, chevelure virile, soumise mèche à mèche, coutures alignées, leur élégant maintien n'appelant qu'à être dérangé ; et ces beaux poètes très propres côtoient d'autres *hombres* aux chemises froissées, propriétaires d'un pantalon unique enfilé, chaque matin de la semaine, sur un caleçon devenu gris, ceux qui possèdent peu parce qu'ils travaillent avec leurs mains, mais tous sentent la même impeccable sueur à son nez, tous ces hommes en un même tableau, parce que Frida les voit nus, elle efface d'un clignement de cils leurs poses fières, leurs attitudes et leurs accessoires. Ils ne dessinent dans sa tête que les muscles bandés, les tendons, les torsos aux poils noirs, les pieds tendres et trop grands

des hommes jeunes. Les femmes ici, chez Tina, sont leurs égales, tout aussi altières, et accrêtées du même sang bouillonnant ; libres elles aussi. Les cousettes de rien, qui sont venues boire le coup, parlent à la même hauteur que celles nées les robes ajustées sur la chute de reins ; les classes en lutte se réconcilient le temps d'une cuite. Tina Modotti est une aventurière. Photographe italienne aux amours pléthoriques, activiste politique, elle arbore le visage détendu des femmes dont la beauté n'est qu'un détail inattendu à côté de leur intelligence et savoir-faire. Savoir exister. C'est son ami, Germán de Campo, qui a introduit Frida dans le milieu artistique et communiste (pléonasme), quand elle s'est enfin libérée de son corset médical qui la maintenait, depuis de longs mois, attachée à son lit, et que Frida a pu reprendre une vie, si ce n'est normale, mais au moins une vie. Elle a alors rencontré Tina Modotti au PCM, le Parti communiste mexicain, où Frida venait de s'encarter. Elles se sont apprivoisées à la première accolade, adorées à la deuxième. Frida aime son nez italien, son buste sculptural et ses chignons qu'elle défait, volage, au rythme bavard de son débit staccato. Frida aime comment Tina, l'étrangère, photographie les femmes mexicaines de dos, les rues de face et les fleurs sans tige, Frida aime la façon dont Tina aime le Mexique.

Frida reste en retrait, parce que son corps n'est pas vraiment rétabli de l'Accident. Certes il surchauffe, ce corps, autant qu'une plaque de tôle en plein soleil, ça flambe, il se braise d'alcool limpide, d'aubades de *guitarrones* et de trompettes intransigeantes, d'une soif de s'envoyer là-haut, là d'où l'on ne revient pas intacte, mais ses jambes ne la portent qu'à peine. Frida doit se réapprendre, chaque geste engage des conséquences inconnues et terrifiantes, les douleurs tapies sont prêtes à mordre, ça fait froid d'avoir peur, elle qui n'était que courses.

Courses à vive allure dans les couloirs de l'école, à saute-mouton au-dessus des murets de son quartier, dans les coulisses des classes aux professeurs trop sérieux, courses encore s'il faut monter à une tribune ou grimper à un arbre, courses dans les rues de Mexico pour ne rater aucun des rendez-vous qui changent votre journée ou votre vie entière, courses à perdre sa tête de sauterelle insensée, Frida insatiable et boute-le-feu, qui ne jouait qu'aux jeux des garçons depuis l'enfance, ne manquant aucun défi impérieux où l'on s'égratigne les genoux, s'ébroue les sens, et se griffe le visage.

Les jambes de Frida, qui gardent, comme une démangeaison, la mémoire de l'audace passée et l'infailible témérité d'hier, sont aujourd'hui bois mort, rouillées à vingt ans depuis l'Accident,

diable de corps rendu schizophrène, alors Frida admire Germán ou Tina danser à la diable, frénétiques et débridés, et c'est un peu elle qui danse avec eux quand Tina soulève haut la jupe, excitant des sueurs aux entrejambes et aux fronts, tout en resserrant, sereine et allègre, la tequila à son amant cubain Antonio Mella.

Superbe Mella au visage de statue grecque, qu'on croquerait bien en deux bouchées sans faire le tri entre la tête, le corps et les discours.

Le phonographe s'égosille, la bohème ne cesse de débarquer comme des fourmis noires à l'assaut d'une coulée de miel. Tout est gai, tout est politique, tout est tragique. Ça fusille les pudeurs et les tabous. Et après ces longs mois où elle fut couchée de force, les bringues de Tina sont pour Frida le meilleur moyen de se remettre à marcher. Elle qui, à vingt ans se sent vieillie, voudrait respirer à nouveau sa jeunesse, retendre le fil doré de son ancien tumulte, qui ne la faisait jamais se déplacer autrement qu'en une traînée de feux follets, alors au moins ces conversations bruyantes et ces badinages dégrassaient sa tête, la musique la transperce, vrille ses artères, elle ne peut pas se déchaîner, pas encore, espère-t-elle, mais ça reviendra, cela revient déjà, elle chante tout de même en agrippant n'importe quel camarade par la nuque, parce qu'ils sont *tous* ses camarades,

elle passe de gorge en gosier, attempée par le mezcal, dont chaque goutte renverse le réel. Frida sait encore boire, elle boit solide sur ses jambes de papier mâché. Elle sait qu'elle ne vivra plus jamais ce sentiment d'avoir vingt ans, ce vertige furieux du corps qui s'adjuge à jamais la jeunesse, mais voilà Tina qui arrive et, en se déhanchant, déesse aux cheveux furieux, se penche à son oreille.

Elle la cherchait partout – Je te cherchais partout, Frida, il y a Diego Rivera qui fait le spectacle à côté, il faut que je te le présente. Il a dix femmes accrochées à ses lèvres et à sa chemise. Tina veut lui présenter Diego Rivera, qui est là ce soir. Frida feint la surprise – Ah oui, non, je ne l'avais pas vu. Tina la prend par l'épaule et l'entraîne à la quête du *monstruo*. Enfin. Les deux femmes jouent des coudes pour se frayer un chemin dans la bacchanale, Frida se redresse sans y penser, se déploie, comme on se ragailardit au sortir d'une attente, au fond elle n'est venue presque que pour cela, rencontrer Rivera.

Quand soudain un bruit de pétard éclate. Des cris s'élèvent, aigus des femmes, table qui craque, ça court et ça chahute. Tina lâche Frida et son dessein d'entremetteuse, c'est la guerre dans le patio. Des rires vibrent, malgré la casse, les chants tonitruent et les hommes grisés se ruent à l'extérieur bouteilles à la main, à l'assaut

d'autres tocades nocturnes. Et les femmes suivent. Ou les devancent. Parce que les fêtes ne se terminent pas, elles se déplacent.

Ici, tout est sens dessus dessous, car cet imbécile de Diego Rivera a sorti son pistolet et tiré sur le phonographe, comprend Frida Kahlo, tout sourires, en allumant délicatement une énième cigarette.

Elle inhale et recrache cette fumée-là. En esthète.

En suspension.

Rivera en déguerpissant a oublié une veste, dont le revers des manches découvre la couleur de la doublure intérieure, un bleu presque violet, un bleu de cobalt. Frida, dans ce salon laissé vide, passe la veste sur ses épaules, elle disparaît dedans tant elle est grande, et Frida porte à son visage les larges manches qui lui mangent les bras, ça sent le cuir et la tubéreuse, elle hume abondamment l'odeur du peintre, elle renifle ses vestiges. C'est parfait le bleu de cobalt, il paraît qu'il n'y a rien de plus beau pour installer une atmosphère.

Partie remise, Diego, j'ai tout mon temps. C'est ce que la prison du corset m'a appris, le temps.